Michel LEQUENNE

Intelligentsia et prolétariat

(A propos de « Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires »)

Le livre de M. Lowy, *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires* (1) est si riche que la discussion, et à plus forte raison l'exploration des voies qu'il ouvre, n'est guère possible en seul article. En effet, pour mener l'étude de Lukacs, Lowy a été amené à étudier toute l'évolution de l'intelligentsia allemande (et hongroise) dans ses différents courants et sa place dans la société allemande bourgeoise en formation ainsi que dans son rapport aux diverses phases de la révolution, puis, au-delà de l'évolution si particulière de Lukacs, s'efforce de tirer les leçons de cette évolution sur toute la sociologie des intellectuels d'aujourd'hui.

Nous proposant de revenir plus à fond dans d'autres études sur les théories esthétiques de Lukacs, nous voulons nous en tenir ici au problème du rapport de l'intelligentsia avec le prolétariat dont l'intérêt pour les perspectives révolutionnaires d'aujourd'hui exige qu'il soit éclairé dans sa profondeur et sa complexité.

L'anti-intelligentsia marxiste

Ce qui frappe au premier abord de ce problème, c'est le retard avec lequel la théorie marxiste s'en est emparé, alors qu'il était saisi immédiatement dans toute son importance révolutionnaire par Marx et Engels. Au niveau théorique, cela tient à la manière mécaniste et économiste dont la théorie marxiste des classes fut comprise et enseignée pendant plus d'un siècle. La chose est toutefois apparemment paradoxale puisque cet enseignement était le fait d'intellectuels ralliés au prolétariat. Force est donc de prendre en compte un double phénomène.

D'abord le fait que l'intelligentsia, en tant que petite bourgeoisie, portée par l'essor impérialiste, cessa dans sa grande masse l'opposition qu'elle avait faite à la nouvelle classe dominante dans sa période de montée au pouvoir et se mit à son service, comme fournisseur d'idéologies et, le plus souvent, avec la pire servilité, dans la grande peur de la révolution prolétarienne qui suivit 1848 et se renouvela après la Com-

mune. Les caractères répugnants de cette majorité furent appliqués à tout le groupe social sans s'arrêter à la valeur sociale et aux racines de comportements minoritaires qui furent tenus comme exceptions et cas individuels. Il fallut les prodromes de la crise impérialiste du début du siècle pour que se manifestent de nouvelles oppositions intellectuelles (et petites-bourgeoises) à caractère massif.

Cette situation objective explique évidemment l'insuffisance de l'analyse marxiste. Mais peut-on ne pas considérer l'attitude psychologique des théoriciens par rapport à leur analyse ? Le cas même de Lukacs a de quoi inciter à conclure au contraire. L'acharnement mis par celui-ci dans la dénonciation du néo-romantisme allemand comme origine intellectuelle du fascisme (ce dont M. Lowy montre bien le caractère mécaniste et anti-dialectique), et alors que pour son propre compte il avait su noter ce que l'idéalisme éthique « avec tous les éléments anticapitalistes romantiques » avait eu de « positif » pour son évolution vers le marxisme (p. 114), tient pour une large part à un phénomène d'auto-exorcisme de sa jeunesse au moment où certains de ses anciens compagnons deviennent nazis.

Ce phénomène a été très fréquent dans le mouvement marxiste. Pas de pires anti-intellectuels petits-bourgeois que les marxistes intellectuels d'origine petite-bourgeoise. Et le stalinisme a cultivé consciemment cette réaction de « mauvaise conscience», de « culpabilité » de l'origine, d'autant mieux enracinée la plupart de ces hommes sont de formation religieuse, pour en faire un véritable instrument de terrorisme moral. Ce fut un des seuls moyens d'étouffer l'expression de l'esprit critique, voire de l'esprit critique lui-même, ce vice intellectuel. Les écrits des anciens staliniens qui se penchent maintenant sur leur passé sont riches d'éléments de réflexion sur ce problème. Mais, pour avoir pris avec le stalinisme un développement monstrueux, cette attitude psychologique a existé de longue date.

Au-delà des causes générales d'exclusion du problème par la plupart des théoriciens, la compréhension des mécomptes du rapport intellectuels-prolétarait doit se référer aux évolutions concrètes des groupes nationaux d'intellectuels aux différentes périodes de la lutte des classes.

La relative autonomie du théorique et de l'artistique

Michael Lowy, dès les premières pages de son livre, insiste sur le fait que *« comme catégorie sociale, les intellectuels sont définis par rapport à la superstructure idéologique ; il est donc compréhensible que leur évolution vers le socialisme passe par des médiations éthico-culturelles et politico-morales* (p. 22). » Et comme première cause de leur capacité de radicalisation, en tant que groupe, il donne le fait que *« les intellectuels, les écrivains, poètes, artistes, théologues, savants, etc. vivent dans un univers régi*

par des valeurs qualitatives », ce qui entraîne beaucoup *« pour ainsi dire naturellement, spontanément, organiquement en contradiction avec l'univers capitaliste régi, lui, rigoureusement par des valeurs quantitatives* (p. 22). »

Certes le phénomène n'est pas constant, car si les intellectuels ne sont pas une classe (M. Lowy signale leurs origines de classes diverses) il n'en reste pas moins que leurs fonctions les fondent en catégorie de la petite bourgeoisie et que, de ce fait, leur sort dépend dans une large mesure des rapports entre petite bourgeoisie et grande bourgeoisie :

Et s'il est une vérité bien démontrée et redémontrée par la théorie marxiste, c'est l'instabilité de la petite bourgeoisie entre les classes fondamentales de la société. La sensibilité propre aux cahots de la lutte de classes de cette fraction très particulière de la petite bourgeoisie que constitue l'intelligenstia est d'autant plus grande que sa seconde caractéristique est son *« éloignement de la production matérielle »* et le sérieux qu'elle accorde aux *« principes, valeurs et idéaux »*, c'est-à-dire à l'idéologie. Cette sensibilité s'exprime le plus vivement dans les périodes de tensions révolutionnaires au double titre des forces de répulsion et d'attraction des claeses fondamentales, et de la violence que ces tensions atteignent au niveau idéologique.

« Si le phénomène de l'intelligentsia anticapitaliste est plus ou moins universel en Europe au tournant du siècle, c'est en Allemagne qu'il s'est manifesté avec une acuité particulière ». Pourquoi précisément en Allemagne ? Une des raisons est sans doute la tradition anticapitaliste romantique, fortement enracinée chez les intellectuels allemands à partir du début du XIX[e] siècle (p. 25-26).

A la différence de la France, où la révolution bourgeoise entraînait d'abord la petite bourgeoisie dans le sillage de la grande, la « misère allemande » contraignait tout ce que la petite bourgeoisie avait d'énegie dans une opposition intellectuelle, théorico-artistique, qui donna son sommet au premier romantisme.

La nature petite-bourgeoise du romantisme, en tant que révolte des valeurs bourgeoises contre la réalité bourgeoises, a été refusée par la plupart des théoriciens — et en particulier par Lukacs — qui l'ont en général, pour la commodité de leurs classifications, épuré de ses éléments radicaux (par exemple en France, Stendhal et Balzac, et en Allemagne, Hoffmann et Büchner) lui redonnant ainsi une unité réactionnaire, alors que ses éléments réactionnaires ne sont qu'une des faces de sa contradiction constitutive.

En dépit de la misère allemande, la révolte petite-bourgeoise ne resta pas purement intellectuelle, et ce n'est pas par pur accident de l'histoire que l'Allemagne a fourni au mouvement ouvrier ses deux plus éminents théoriciens, Marx et Engels, et l'on sait comme ils se sont compris comme continuité-dépassement de la philosophie du professeur petit-bourgeois

révolutionnaire Hegel dont l'évolution est celle même de sa classe. La correspondance Marx-Engels montre à quel point leur premier enseignement avait d'écho dans les milieux de la petite bourgeoisie — au point qu'ils purent en nourrir des illusions dans les années qui précédaient la révolution de 1848, sans oublier que des poètes comme Heine et Freiligrath furent pour eux des partisans fidèles.

Il est vrai que le spectre de la révolution prolétarienne qui se leva dans le cours de la révolution de 1848 coucha l'essentiel de la petite bourgeoisie allemande sous la botte de la réaction, et cela de façon durable. Mais le phénomène n'est pas propre à l'Allemagne ou, simplement, l'humiliation petite-bourgeoise tint au retard de la révolution bourgeoise, alors devenue impossible. Il faut remarquer ici que ce ralliement de la petite bourgeoisie à la grande en Europe se marque sur le plan culturel par la fin du romantisme et la fin aussi de l'expression autonome de la petite bourgeoisie en tant que telle.

L'ouverture, après 1848, d'une longue période d'ascension impérialiste de la bourgeoisie et de développement du mouvement ouvrier révolutionnaire maintient le gros de l'intelligentsia au service de la classe dominante. La seconde moitié du XIX^{e} siècle ne voit que des intellectuels marginaux sympathiser avec le mouvement ouvrier ou exprimer une opposition propre, et rarement de façon cohérente. Le pronostic de Marx put donc dans ces conditions paraître incorrect ou dépassé. Mais il devait reprendre toute son importance dans la grande crise de l'impérialisme qui culmine avec la Première Guerre mondiale.

Et c'est dans ces conditions que l'analyse marxiste apparaît comme largement défaillante, et sans doute parce que la victoire même du communisme se fit aux dépens de l'approfondissement théorique, ce qui est courant dans les flux révolutionnaires, mais aussi sans doute parce que, dans nombre de pays, dont la France, l'intelligentsia revenait de loin.

De ce point de vue se justifie l'étude que mène M. Lowy des conditions exceptionnelles — et différentes —, d'évolution des intellectuels allemands d'une part, et hongrois d'autre part.

Cette étude, dont nous ne pouvons reprendre ici les éléments, approfondit la dialectique concrète des idéologies dans leur rapport aux conditions économico-sociales. Il ne serait peut-être pas impossible d'établir un certain nombre de lois de ces mouvements idéologiques, en particulier de celui que l'on pourrait appeler de l'opposition tournante des matérialismes et des idéalismes. Ainsi, dans la montée de la révolution bourgeoise française, la bourgeoisie, après s'être battue armée de philosophie matérialiste mécaniste flanquée d'une morale idéaliste contre l'idéologie religieuse féodale craquelée par la décomposition morale la plus cynique, reprend à son compte, comme nouvelle classe dominante, l'idéologie religieuse adaptée par ses nouveaux idéologues, mais fonde sa pratique exploitrice sur un voltairianisme « privé » des plus secs La petite

bourgeoisie — héritière ici des jacobins rousseauistes — mènera la lutte romantique dans l'effervescence de multiples idéalismes individualisés et faibles tentant de sauver la cohérence des valeurs bourgeoises progressives, progressivement abandonnées, sinon avec le réel, du moins avec un avenir qui ne fait souvent que renverser idéalement un passé féodal, fuite réactionnaire typique des classes condamnées par le mouvement de l'histoire.

Quand la pensée prolétarienne commence à s'élaborer de façon autonome, amalgamant plus ou moins harmonieusement utopisme et matérialisme, la bourgeoisie se couvrira, avec beaucoup plus de cohérence que ne l'avait fait le féodalisme déclinant de l'idéalisme religieux. En réaction, la gauche de l'intelligentsia reviendra au matérialisme.

M. Lowy met en valeur, dans l'irrationalisme de l'intelligentsia allemande, exprimant ici son opposition au matérialisme brutal des industriels, le fait qu'un des creusets de cette couche petite-bourgeoise est le milieu des pasteurs (et chez les juifs des rabbins). Cet irrationalisme dominant d'une opposition intellectuelle de haut niveau théorique explique les phénomènes violemment contradictoires de son évolution quand s'exerce sur elle l'attraction formidable de la révolution d'Octobre.

Ceux qui passent le plus rapidement et le plus complètement de l'opposition morale au capitalisme, teintée de multiples nuances réactionnaires, au communisme — c'est le cas de Lukacs — doivent faire un tel bond théorique que le déchirement laisse des traces — dont les effets paraissent minimisés par M. Lowy. Inversement, une évolution plus « organique » et lente, dont Ernst Bloch est le type le plus brillant, se révèle moins dépendante des aléas politiques, capable de résister aux soubresauts conjoncturels et à la culpabilisation évoquée plus haut, laquelle est susceptible de transformer l'intellectuel trop vite « converti » en valet des bureaucrates, sort aussi abject que celui des ancêtres laquais des institutions de l'Etat bourgeois.

Le milieu de l'intelligentsia française, dans ses différences considérables avec celui de l'Allemagne et de l'Europe de l'Est, connut de même types de rapports aux directions ouvrières radicales. Ses secteurs anti-capitalistes étaient en général devenus matérialistes, mais ce furent surtout les écrivains, poètes et artistes qui furent polarisés par le mouvement ouvrier révolutionnaire — des universitaires éminents ne vinrent que beaucoup plus tard, à partir de la fin de l'entre-deux-guerres — mais un fossé très grand séparait aussi les artistes avant-gardistes et le mouvement ouvrier, quant aux préoccupations et aux problématiques, et le saut jusqu'au communisme était aussi grand pour les surréalistes que pour Lukacs, avec des risques du même type, bien manifestes dans le cas d'un Aragon qui, prenant son élan du tremplin de « Moscou-la-gâteuse », retombe le nez à jamais souillé de son éloge du Guépéou et les fesses marquées « aux couleurs de la France ». A l'inverse, le cas d'un André

Breton n'est pas sans parallèle avec celui d'un Ernst Bloch, d'un Marcuse ou d'un Adorno.

Lukacs comme « type »

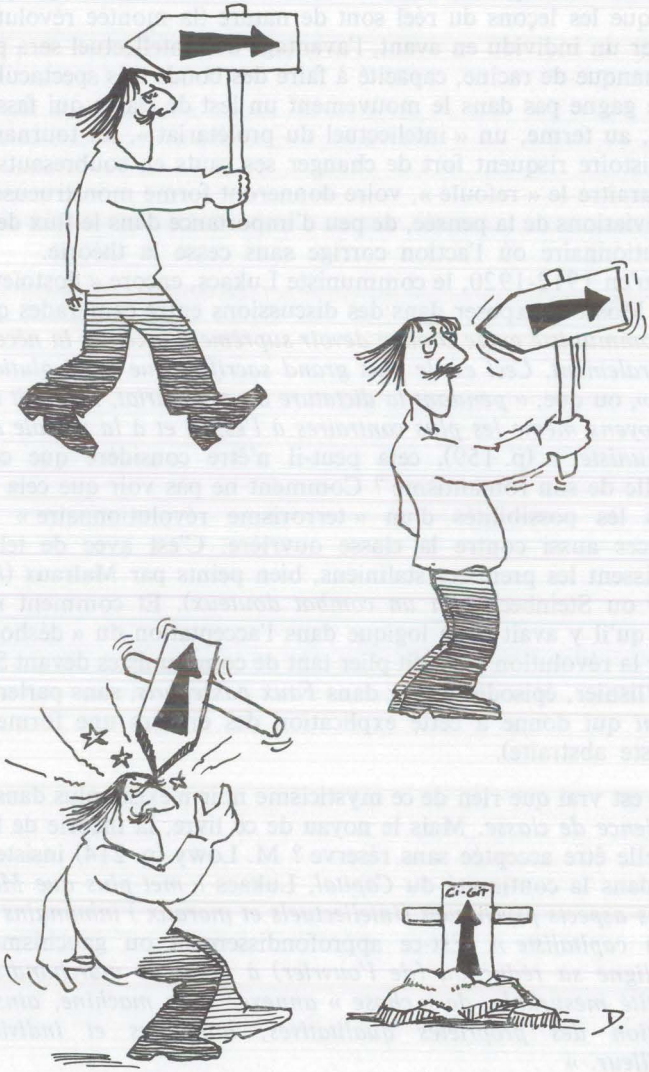
Selon M. Lowy, Lukacs serait exemplaire de l'évolution possible des intellectuels vers la révolution. Le mot exemplaire est ambigu. On peut l'accepter dans son sens de « typique » (encore y a-t-il plusieurs évolutions typiques comme nous venons de le voir) mais il nous paraît faux de l'utiliser dans son sens de « modèle ».

La parfaite honnêteté intellectuelle de l'auteur lui fait d'ailleurs livrer dans son ouvrage les éléments mêmes d'une contradiction de sa thèse, à savoir que Lukacs est un exemple d'évolution d'un intellectuel dans l'orbite de la révolution par cela même que ses avatars sont sous-tendus par des déterminations intellectuelles, solidement structurées bien avant son passage au marxisme, et qui sont susceptibles de livrer le secret de ses comportements les plus étonnants.

M. Lowy, tout en décrivant avec minutie les balancements rapides de Lukacs insiste surtout sur les ruptures successives qui l'entraînent, partant d'une problématique profondément religieuse (p. 112) puis d'un anticapitalisme romantique de jeunesse, d'abord à l'idéalisme éthique, puis au gauchisme éthique, au gauchisme politique, et pour culminer une courte période en bolchevisme de gauche — qui aurait fait de lui, le *« plus grand philosophe marxiste du XX^e siècle »* (p.11) — puis encore à un *« communisme de droite »* virant au *« réalisme hégélien de droite »* qui fonde son *« front-populisme »*, avant que la mort de Staline en fasse un déstalinisateur khrouchtchévien (en 1956 !) puis un déstalinisateur antikhrouchtchévien (en 1967 !) pour le faire finir dans une compréhension relative et secrète de 1968.

Beaucoup de gens se sont penchés sur ce périple peu enthousiasmant pour s'efforcer d'en trouver la logique. M. Lowy les réfutent tous et, certes, il n'y a pas de ligne continue sous-jacente, de fil conducteur, même ténu, qui donnerait unité à une évolution si heurtée. Mais, inversement, à refuser à Lukacs toute unité profonde jusque dans ses contradictions, on risquerait (et M. Lowy n'évite pas ce risque) d'enlever à cette aventure précisément son caractère (négativement) exemplaire.

La première leçon de cette biographie doit peut-être partir de la brutalité de ses tournants. Ainsi, son passage au communisme *« par sa soudaineté et son caractère irréversible (...) rappelle effectivement une conversion religieuse »* (p.151). Communiste, Lukacs tourne plusieurs fois soudainement (sans parler de ses autocritiques sous le stalinisme dont la conviction est évidemment plus sujette à caution). Ces virages brusques sont caractéristiques d'évolution d'intellectuels dont la maturation n'est pas fonction d'une expérience pratique, mais du contact heurté de la pensée abstraite avec des réalités qui tout à coup la contredise sans concilia-


Ci-Gît
D.

tion possible. Une telle évolution n'a évidemment rien de condamnable en soi, mais l'exemple de Lukacs montre bien la fragilité qu'elle implique. Tant que les leçons du réel sont de nature (la montée révolutionnaire) à pousser un individu en avant, l'avantage de l'intellectuel sera précisément son manque de racine, capacité à faire des bonds très spectaculaires. Mais s'il ne gagne pas dans le mouvement un lest de classe qui fasse vraiment de lui, au terme, un « intellectuel du prolétariat », les tournants négatifs de l'histoire risquent fort de changer ses sauts en soubresauts qui feront réapparaître le « refoulé », voire donneront forme monstrueuse à de minces déviations de la pensée, de peu d'importance dans le flux de la richesse révolutionnaire où l'action corrige sans cesse la théorie.

Qu'en 1912-1920, le communiste Lukacs, encore « dostoïevskien » ait pu, à Moscou, exposer dans des discussions entre camarades que *« l'éthique communiste exige comme devoir suprême d'accepter la nécessité d'agir immoralement. Ceci est le plus grand sacrifice que la révolution exige de nous »*, ou que, *« pendant la dictature du prolétariat, il fallait utiliser tous les moyens même les plus contraires à l'esprit et à la morale de l'homme communiste. »* (p. 159), cela peut-il n'être considéré que comme une séquelle de son romantisme ? Comment ne pas voir que cela est gros de toutes les possibilités d'un « terrorisme révolutionnaire » capable de s'exercer aussi contre la classe ouvrière. C'est avec de tels principes qu'agissent les premiers staliniens, bien peints par Malraux (*les Conquérants*) ou Steinbeck (*En un combat douteux*). Et comment ne pas voir aussi qu'il y avait cette logique dans l'acceptation du « déshonneur pour servir la révolution » qui fit plier tant de communistes devant Staline (voir Ch. Plisnier, épisode d'Igor dans *Faux passeports*, sans parler du *Zéro et l'infini* qui donne à cette explication des erreurs une forme justifiante idéaliste abstraite).

Il est vrai que rien de ce mysticisme noir n'existe plus dans *Histoire et conscience de classe*. Mais le noyau de ce livre, la théorie de l'aliénation, peut-elle être acceptée sans réserve ? M. Lowy (p. 214) insiste sur le fait que, dans la continuité du *Capital*, Lukacs *« met plus que Marx l'accent sur les aspects psychiques (intellectuels et moraux) inhumains de la réification capitaliste »*. Est-ce approfondissement ou gauchisme ? Lukacs *« souligne sa réduction (de l'ouvrier) à l'état de marchandise, de pure quantité mesurable, de « chose » annexée à la machine, ainsi que l'élimination des propriétés qualitatives, humaines et individuelles du travailleur. »*

Ce « développement » de Marx est en réalité chute dans une erreur antidialectique dont il est impossible de nier et le rapport à la théorie, développée dans le *Lénine*, du parti en tant que « figure historique claire de la conscience de classe possible » (ce que Lowy voit bien) mais aussi (ce qu'il refuse) à l'étonnante docilité de Lukacs dans ses tournants successifs pour s'aligner sur la direction du parti (incarnant la figure claire de la

conscience de classe possible) d'abord sous la critique de Lénine (personnification pour Lukacs de la direction du parti et, donc, conscience la plus claire de la conscience claire) mais aussi, ensuite sous les injonctions de Staline, que Lukacs ne confondait pas avec Lénine, mais en lequel il voyait tout de même l'expression personnifiée d'un état du parti, donc du degré de possibilité de la conscience de classe.

Lowy argue que la parti stalinien n'a plus rien à voir avec le parti théorisé par le *Lénine*. C'est vrai, mais en même temps, c'est ne pas comprendre le glissement de la dégénérescence, si progressif qu'il égara plus ou moins durablement des marxistes bien plus chevronnés que Lukacs, et la manière dont ce glissement pouvait être vécu par un intellectuel coupé des masses, plusieurs fois convaincu de « gauchisme » et qui, une fois de plus, voyait ses perspectives d'apocalypse révolutionnaire contredites par le cours de l'histoire.

A ce point, non seulement le retournement du gauchisme à la position droitière « front-populiste » n'est pas en contradiction avec ce qu'il y a d'erroné dans l'unilatéral de la théorie de l'aliénation et de son application à la construction du parti, mais les deux se conjuguent (n'est-ce pas l'aliénation du prolétariat d'Occident qui explique le reflux et justifie le socialisme dans un seul pays ?) et fournissent même la plus haute théorisation (qu'il ne peut pas exprimer, mais que saura déduire Sartre dans *les Communistes et la paix*) de la pratique empirique et contradictoire du stalinisme.

Ainsi, s'il est faux de voir dans l'oeuvre de Lukacs « bolchevik de gauche » le germe d'une théorie stalinienne qui d'ailleurs n'a jamais existé au sens propre du mot, les erreurs contradictoires de Lukacs le destinaient à succomber, selon sa propre logique intellectuelle aux pires aberrations staliniennes.

La théorie lukacsienne de l'aliénation doit bien des choses à cette *« arrogance théorique (...) étrangère aux masses et étrangère au monde »* relevée par ses adversaires communistes allemands de 1922 (p. 182). Dans une période de reflux de la révolution, la conception gauchiste du « peu d'importance des faits » contingents et de la visée nécessaire des fins ultimes avait de quoi entraîner un esprit abstrait à des conclusions parfaitement contradictoires avec ces fins, dans la mesure où le « socialisme dans un seul pays » (que Lukacs n'a jamais renié) pouvait apparaître comme une pause vers ces fins. La « liberté » par rapport à la classe révolutionnaire favorise ce point de vue « hautain » sur l'histoire où les souffrances des masses deviennent négligeables ; forme d'esprit bureaucratique, très propre aux intellectuels.

Un autre aspect de la théorie proprement lukacsienne de l'aliénation, c'est le « radicalisme » avec laquelle elle est généralisée aux couches non prolétariennes, et en particulier à l'intelligentsia. Cette généralisation,

juste et riche en soi, est aussi portée à l'absolu. Lowy l'expose sans noter — ce qui est curieux — que cette théorie a des conclusions diamétralement opposées à celles de son livre. Et là encore, on voit dans la conception lukacsienne un véritable noeud de déterminations antérieures dont les conséquences se prolongeront sur toute la vie et l'oeuvre du philosophe, véritable clef, en particulier, de son incompréhension de toute la littérature de son temps. Sa répudiation de son passé idéaliste l'entraîne avec un étrange aveuglement (dont la compréhension doit en appeler à la psychologie) à s'acharner contre le romantisme et le néo-romantime allemand où il va voir les germes théoriques du fascisme. Il ne voit pareillement que des sujets de l'aliénation dans les écrivains de l'aliénation qui, pourtant, les premiers, la dominent en l'exprimant (Kafka, Joyce). Là, encore, malgré son écart notable avec les théoriciens du réalisme socialiste, il représentera comme un état supérieur de ce dogmatisme. Obnubilé par l'aliénation des intellectuels, Lukacs n'a pas su voir les contradictions dialectiques de leur radicalisation dans les conditions de la décomposition capitaliste, en partie parce qu'elles opéraient dans des voies variées et très différentes de celle qui avait été la sienne.

La plus étrange unité des contraires, chez Lukacs, se situe dans ses rapports à la dialectique. Le jeune Lukacs avait été antidialecticien (p. 154) et non seulement antihégélien mais précisément hostile à l'hégélianisme de Marx. Son sommet communiste non seulement l'amène à la dialectique mais la lui fait manier de manière magistrale, en particulier quant à la dialectique de la conscience de classe. Cependant ces études restent au niveau de la haute abstraction. Lukacs ne passera jamais au niveau de la dialectique concrète. On sait trop peu que, dans ses études littéraires, l'élément dialectique est une pure retranscription d'Hegel, ou de Marx, ici très hégélien. Sa pensée propre, dès qu'elle a perdu l'appui de l'essor révolutionnaire, retombe dans les ornières méthodologiques de sa pensée de jeunesse, aggravée par le « réalisme » du vieil Hegel devenu philistin allemand. Chez un Lukacs qui vivait à un tel point au niveau théorique, l'acceptation de la théorie du socialisme dans un seul pays est la manifestation la plus éclatante du peu de racine en lui d'une pensée dialectique vivante. Et s'il faut accepter ce que nous dit M. Lowy du retour tardif de Lukacs à une ouverture sur la nouvelle montée révolutionnaire, comme ses tournants postérieurs à la mort de Staline, ce ne sont que manifestation d'une reconnaissance du réel contredisant le réel précédant, mais en rien une intelligence de l'histoire dont il semble bien avoir été toujours incapable par lui-même.

Il y a donc bien quelque chose de typique chez Lukacs, non comme exemple à suivre, mais au contraire comme exemple des périls qui guettent l'évolution d'un intellectuel vers le mouvement ouvrier :

— Péril tenant à une évolution produite, non par un mûrissement global mais sous le fouet de grands événements, et ne représentant pas un

bouleversement en profondeur des structures de la pensée, mais un impressionnisme brillant susceptible d'être emporté par le reflux.

— Péril tenant à une absence de liaison ou à une liaison superficielle avec les masses prolétariennes, plaçant l'intellectuel « en l'air » ce qui l'expose au flottement suivant les vents dominants.

Les qualités les plus brillantes ne protègent pas les intellectuels de ces instabilités de girouettes politiques qui trahissent le petit-bourgeois sous le théoricien impressionnant. En France, un J.-P. Sartre est aussi « typique », et de la même façon.

Et maintenant ?

Dans la période de reflux de la révolution marquée par la dégénérescence de l'URSS, le reflux de l'intelligentsia eut une variante par rapport au passé : une partie des « compagnons de route » du mouvement ouvrier regagna, selon le schéma classique, le giron de la bourgeoisie pour y trouver gloire, honneur et argent, mais une autre fraction devint stalinienne, ce qui se comprend de la façon la plus générale si l'on considère le nombre de caractères petits-bourgeois inhérent à la bureaucratie, y compris sous sa forme la plus terroriste. Mais le dosage d'attraction d'une grande puissance supposée pleine d'un avenir mondial, de culture de la mauvaise conscience et de prébendes n'est pas non plus étranger au cours de ces intellectuels (souvent halte provisoire avant de regagner la classe-mère vérifiée comme plus rassurante et solide).

Le phénomène de polarisation par une bureaucratie pseudo-ouvrière, comme ersatz à l'orientation vers le prolétariat, s'est reproduit en farce avec le maoïsme des intellectuels, dont Sollers est le type, et auxquels il n'aura fallu que quelques années pour effectuer le périple qui ramène au sein de l'humanisme libéral (voir *la Révolution impossible*, in *le Monde* du 13 mai 1977).

Mais l'important aujourd'hui n'est pas là. La période de défaites successives du mouvement ouvrier qui précède la Deuxième Guerre mondiale ainsi que les lentes remontées de l'après-guerre coupées de défaites partielles en Occident se situent dans l'ère historique de la révolution prolétarienne. C'est pourquoi, même s'ils furent peu nombreux, les intellectuels qui, dans ces dures conditions, maintinrent leur opposition à la bourgeoisie et à ses valeurs et surent voir et refuser en même temps la réalité monstrueuse du stalinisme, tels les surréalistes et l'« école de Francfort », ne sont pas des individualités isolées (contrairement au pronostic de Lukacs) mais des groupes dont l'influence dépasse de beaucoup le cercle des individus qu'ils rassemblaient directement. Les reculs terribles du mouvement ouvrier et la quasi-stagnation de la théorie marxiste ne pouvaient qu'avoir la conséquence que cela eut pour les intellectuels, à savoir les cantonner dans leurs « bastions », qu'ils fussent de

création artistique, de poésie ou de recherches spécialisées (3). Fractionnement de l'activité intellectuelle qui ne pouvait aller sans maintes faiblesses et déviations, mais aussi richesses accumulées qu'il appartient à la nouvelle génération de rassembler et de dépasser.

Car une nouvelle période est ouverte dont M. Lowy montre bien qu'elle fournit, par le double mouvement du prolétariat et de sa culture et par la prolétarisation continue de couches sociales qui appartenaient hier à la petite bourgeoisie, une assise de masse à un ralliement décisif — définitif ? — de l'essentiel de l'intelligentsia à la cause prolétarienne.

Le journalisme, dans son langage propre, enregistre ce fait quand il constate que maintenant les intellectuels sont « à gauche » (l'absence d'intelligentsia de droite est bien marquée par le fait que la bourgeoisie ait pu faire d'un écrivain pour concierge un ministre de la Culture puis un académicien). Inversement, jamais dans le passé, on n'aurait pu concevoir un événement comme le Manifeste des 121, auquel répond aujourd'hui, comme en écho, celui des 77 en Tchécoslovaquie (4).

Cependant, la jonction organique intelligentsia/prolétariat reste une perspective. C'est que le prolétariat n'a pas encore reconstitué son parti (au sens où le Lukacs d'*Histoire et conscience de classe* le définit). Les flottements actuels de l'intelligentsia comme groupe social ne sont que la conséquence du retard du mouvement ouvrier à offrir *le* pôle de regroupement, le stabilisateur de leur activité, qu'elle soit théorique ou artistique. C'est pourquoi nous pensons que c'est dans cette perspective que doit s'exercer une critique du « parti » attentive et compréhensive des intellectuels qui tendent à mettre leurs forces et leur talent au service de la révolution.

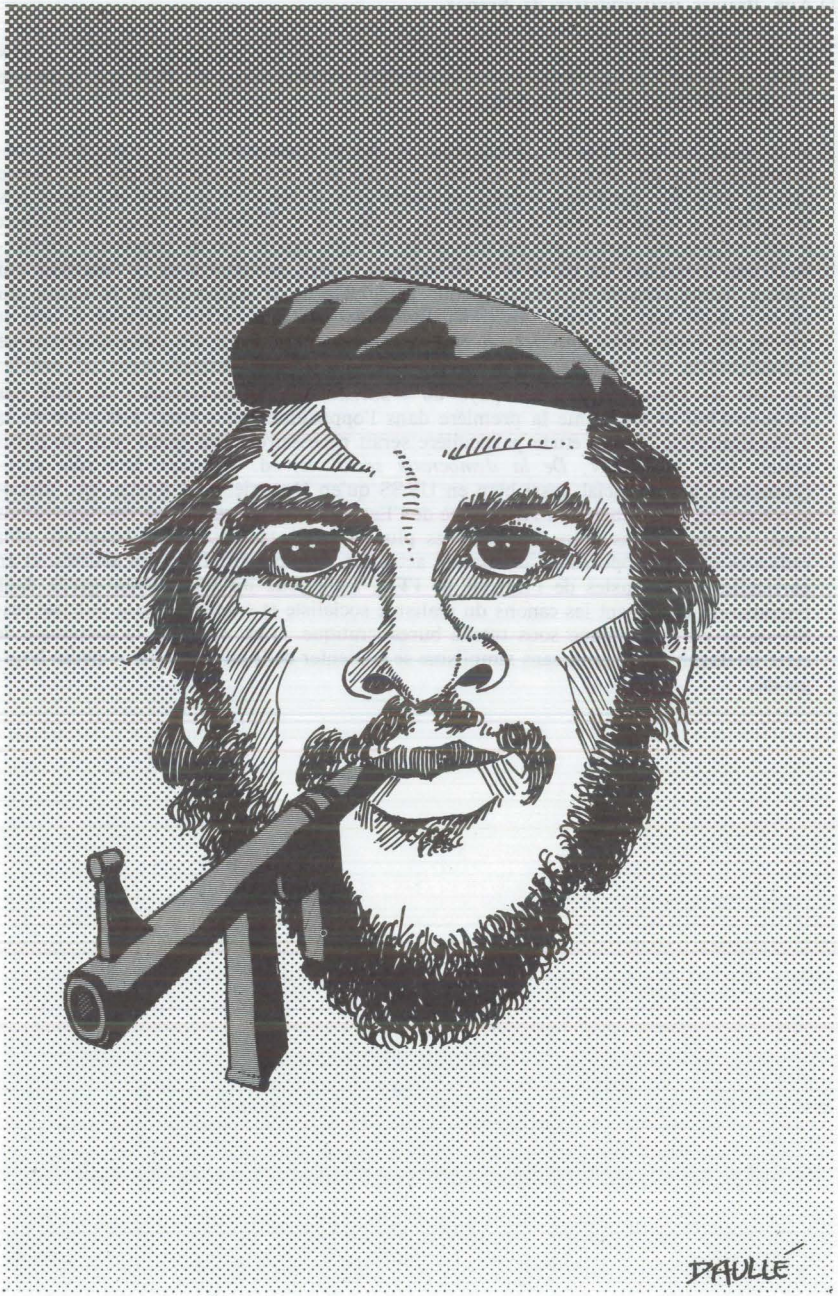
Michel Lequenne

(1) Aux Presses universitaires de France

(2) Et il servira de caution au maintien corrigé du réalisme socialiste, dans les années 1960 et jusqu'à maintenant. Pas d'intellectuel « déstalinisé » du PCF qui n'oppose Lukacs à *Littérature et Révolution*.

(3) Voir dans notre nº 13/14, le chapitre de Perry Anderson sur le « marxisme occidental». Bien que cette notion soit sujette à caution, en ce qu'elle englobe J.-P. Sartre (qui ne peut être considéré comme marxiste qu'à la rigueur) et exclut des marxistes authentiques comme Henri Lefebvre ou E. Morin et Goldmann, dont les travaux n'ouvrent pas sur une vision pessimiste du monde, tandis que de nombreux intellectuels non marxistes, en particulier écrivains et poètes, participent de ce désespoir qui restera même comme la caractéristique principale de la littérature de la moitié du siècle, l'étude met en valeur les traits dominants de la recherche marxiste éclatée et coupée du mouvement ouvrier, et, par cela-même participant des déterminations de l'intelligentsia anticapitaliste tout entière que nous avons soulignée dans cet article.

(4) Le rôle de l'intelligentsia des pays du « socialisme bureaucratique » ne date pas d'aujourd'hui et est même la première dans l'opposition qui a surgi à la suite de la « déstalinisation ». Une étude particulière serait nécessaire à son égard (voir en particulier, Roy Medvedev, *De la démocratie socialiste*, éd. Grasset). Son rôle révolutionnaire a été crucial aussi bien en URSS qu'en Hongrie, en Pologne, en Tchécoslovaquie et, maintenant, en Allemagne de l'Est. Il est remarquable que ces oppositions sont socialistes dans leurs fractions les plus combatives, c'est-à-dire beaucoup plus radicales que les oppositions de masses actuelles. Notable aussi que les artistes, et en particulier les cinéastes de l'Europe de l'Est, aient joué un rôle d'avant-garde dans l'opposition en brisant les canons du réalisme socialiste et en démasquant la triste réalité de la vie quotidienne sous tutelle bureaucratique. Il est vrai que la sociologie de cette intelligentsia ne peut sans simplisme se contenter de la définir comme petite-bourgeoise.


DAULLÉ